

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 44 (1915)
Heft: 16

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

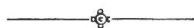
Puis, qu'on aime à fixer en des pages intimes
Les élans de sa foi, ses espoirs légitimes,
Les souhaits de sa charité !
Et quand, autour de soi, l'on répand par la plume
Le grain du bon conseil, quel beau rôle on assume !
Rôle d'apôtre, en vérité.

Cher Asile, on bénit ton labeur de cinq lustres.
Est-il une œuvre humaine au nom des plus illustres
Plus méritante en son passé ?
Merci trois fois à vous que tant de zèle anime
Et qui prodiguez là ce dévouement sublime
Que rien au monde n'a lassé !

O Seigneur, étendez votre main bénissante
Sur ce noble Institut et votre aide puissante
Soutiendra cette abnégation.
Le Ciel sera le prix de tant de sacrifices :
Que sont l'or et l'argent auprès de tels services ?
La plus vaine compensation !

Que chacun s'intéresse à cette Œuvre prospère !
Puisse-t-elle accomplir tout le bien qu'elle espère
Grâce à notre discret concours !
Et le denier du pauvre et l'aumône plus grande
Seront bénis de Dieu : la plus modeste offrande
Nous vaut son tout-puissant secours.

P. DEMIERRE, *professeur.*



ÉCHOS DE LA PRESSE

Pour la Pédagogie. — ... Il n'est plus permis de sourire quand on parle de pédagogie : vous l'avez réhabilitée. Il n'y a pas longtemps encore, il était de bon ton de s'en expliquer avec scepticisme et « pédagogue » sonnait un peu aux oreilles comme « pédant ». On oubliait que les maîtres du genre, les vrais instituteurs, portaient les noms de Rabelais, de Montaigne, de Rousseau, des éducateurs de Port-Royal. Il fallut que la science de la pédagogie nous revînt de l'étranger avec des estampilles anglaises, allemandes et suisses, pour que nous consentions à la prendre au sérieux. Il est impossible, aujourd'hui, de fermer les yeux sur ses mérites, et c'est vous, les maîtres de l'enseignement primaire, qui avez, les premiers, dans vos petites écoles, démontré son efficacité.

Dans cette voie, vous avez devancé vos collègues du secondaire, qui en sont à envier et à vous emprunter vos méthodes. Bien plus, la pédagogie a forcé la porte des universités nouvelles ; elle s'enseigne dans les chaires de nos facultés. Oui, il existe une science des procédés

les plus sûrs et les plus rapides pour apprendre et connaître ; elle évite les tâtonnements, les erreurs et les déplorables méprises. Ses procédés, empruntés à l'observation patiente des faits, consistent le plus souvent à revenir à la nature qui est, ici comme ailleurs, la grande maîtresse de vérité ; mais il fallait retrouver ses voies sous la couche épaisse des préjugés et de la routine. Qui nierait le progrès, le renouveau qu'elle a suscités, par exemple, dans l'étude des langues vivantes ? Pourquoi s'est-on si longtemps obstiné à les enseigner par la même méthode que les langues mortes ? Il suffisait, ce semble, pour corriger cette erreur, d'étudier les balbutiements de l'enfant pour apprendre l'idiome maternel... Il fallait encore s'en aviser. Une faute de pédagogie a réduit un certain nombre de générations, dont la mienne, à peiner toute une vie sur l'allemand et sur l'anglais, sans les savoir jamais complètement ni pratiquement. (GASQUET, cité par l'*Educateur*.)

* * *

Avez-vous compris ?... — Exaspéré par la difficulté d'une explication, conscient de la faiblesse de sa logique, inquiet sur les résultats, le maître, comme pour se rassurer, sollicite : « Avez-vous compris ? » Habitude de praticien qui veut vérifier la valeur de ses libres inspirations ou spontanéité et irréflexion de débutant, elle tinte souvent cette vibrante question ; ses modulations variées, tel un argument décisif, terminent beaucoup d'entretiens. Et le « Oui, Monsieur ! » perçant, s'ébroue vers l'estrade. Toutes les mains, déclanchées simultanément, pointent vers le plafond si l'on demande : « Qui a compris ? » La contre-épreuve : « Qui n'a pas compris ? » laisse les mains inertes, et les yeux assurés.

Pourrait-il en être différemment ? L'affirmative empressée, parfois hypocritement persuasive, est invariablement émise, même lorsque les petits cerveaux n'ont pas compris. Nos bambins peuvent être sincères : ils croient comprendre, ils ont le souvenir des paroles qui ont frappé leurs oreilles ; parents, en cela, avec le lecteur qui néglige de noter, d'approfondir les passages intéressants de ses lectures, jugeant suffisantes l'impression ressentie et l'harmonie des phrases. Mais le lecteur omet sciemment de s'appesantir, de vérifier le résultat de son travail, tandis que les élèves sont incapables d'incliner leur esprit par eux-mêmes sur ce qu'ils écoutent ou lisent. Loin de contrôler, ils sont victimes de leur confiance dans les mots, par cela même qu'ils viennent de les entendre. Ils sont souvent dupes d'eux-mêmes ; ils répondent oui, et ce oui, ils le pensent à tort, il est vrai, mais ils le pensent sincèrement.

Douteraient-ils, l'ardeur, la foi avec laquelle le maître demande : « Avez-vous compris ? » suffit parfois à les convaincre. D'ailleurs, l'affirmative est trop sincèrement désirée ; la classe comprend qu'il faut avoir compris, qu'il faut dire oui ; elle le dit.

Il n'est jamais demandé d'explications supplémentaires par les enfants ; même ceux, très rares, qui ont l'habitude — et l'audace — d'avouer n'avoir pas compris, hésitent d'abord, puis se taisent. Nous parlons d'audace : il en faut beaucoup. Les écoliers restent sensibles

à l'inévitable raillerie, instinctive, traditionnelle chez eux, difficile à enrayer ; que cette raillerie ne se manifeste pas, on l'obtient aisément, cela n'empêche pas chaque élève de la deviner dans l'âme de ses camarades. Il n'ose pas la braver. A cette crainte s'ajoute le faux petit amour-propre de prétendre savoir, de ne pas paraître inférieur au voisin.

Dès lors, n'attendons pas de la bouche des jeunes auditeurs une significative affirmation. La réponse est sans valeur ; elle condamne la demande ; elle accuse le maître.

Il est fort maladroit de poser une question dont on connaît d'avance la réponse certaine ; inutile si les enfants ont compris, parfois dangereuse dans le cas contraire, elle plaide toujours contre le maître qui la formule. C'est à celui-ci qu'il appartient de connaître si l'explication a été comprise ; le jugement doit venir de l'instituteur, non des élèves. A mesure que la leçon « va son train », on sent la portée du développement, on a l'intuition des résultats ; il suffit de s'entendre parler et de suivre l'esprit des enfants. Les questions de contrôle, après les diverses parties et à la fin de la causerie, les exercices d'intelligence qui suivent, sont les plus sûrs révélateurs du profit réalisé.

Une condition. Ces exercices et questions sont différents des sujets de devoirs d'application, des questions posées pour rappeler la précédente leçon, des interrogations de révision. Ils sont particuliers à la classe qui écoute. C'est dire qu'il ne faut pas prétendre les trouver ni dans les journaux pédagogiques complaisants ni dans les « questionnaires » des livres, malgré les indications précieuses que l'on recueille en y glanant. Le maître seul doit les composer ; seul, il connaît et le fonds qu'il développe et les intelligences qu'il exerce.

Il faudrait donc découvrir, sur les cahiers de préparation, autre chose qu'une morne litanie de titres de leçons, de numéros de problèmes, de pages de manuels, simple trompe-l'œil, travail mécanique, inutile formalité (si elle est toujours remplie), qui n'a rien d'une vraie préparation de classe. Il faudrait y trouver, avec les sujets de devoirs, les deux, trois ou quatre questions de contrôle que l'on veut poser, formulées en entier, avec la précision et les qualités qu'exigent les lois de l'interrogation.

(*Le Volume.*)

* * *

Le palmarès des morts en France. — « Le jour de l'ouverture des vacances, la fête universitaire, désignée sous le nom traditionnel de « distribution des prix », a revêtu dans tous les lycées de la capitale un caractère de pathétique grandeur, digne de la race qui enfanta Corneille et qui fit de son œuvre un de ses cultes nationaux. Dans chacun de ces foyers de culture française, dont les plus anciens sont illustres et dont les plus jeunes sont en passe de le devenir, la cérémonie fut présidée par un homme qui avait qualité pour parler de la patrie à la jeunesse et pour la représenter à ses yeux. Ici ce fut le grand maître de l'Université, son ministre ; là, le directeur de l'Université de Paris, ailleurs le directeur de l'enseignement supérieur ; ailleurs, un jeune général, mutilé par la guerre, magnifique entraîneur d'hommes au début de la campagne, exemple vivant, parole vibrante.

« Avant de proclamer les lauréats des classes, le chef de chaque établissement a proclamé les « lauréats de la guerre », au sens où l'entendait Cicéron quand il prononçait, en sa Quatorzième Philippique, l'Oraison funèbre des soldats de la Légion de Mars. Ces lauréats, ces « élus » du dieu qui protège la patrie, ce sont les morts. Le « palmarès des morts », voilà ce qu'a lu le président, au début de la cérémonie. Au milieu de quel recueillement, devant quels voiles de deuil portés par d'héroïques mères qui contenaient leurs larmes, fières d'entendre « appeler » ceux qu'elles avaient perdus, on le devine.

« La séance à laquelle il m'a été donné d'assister, dans la grande salle du Trocadéro, fut d'une grandeur morale d'autant plus saisissante, qu'elle n'avait que l'éloquence des faits, et celle de l'émotion commune pour argument. Mais quelle éloquence ! Qu'on en juge.

« Le lycée dont il s'agit, un beau lycée moderne proche du Bois de Boulogne (que M. Gustave Ador visita cet hiver), est un des plus jeunes de Paris. Ouvert il y a une trentaine d'années, ses plus anciens élèves ont 48 ans. Il porte donc dans ses cadres toutes les classes combattantes, exactement. Et le relevé de ses morts va des engagés d'hier, 17 ans, aux contemporains de la fondation, 47 ou 48 ans. Or, sait-on ce que fournit un tel relevé, dans une seule maison si récente, d'ailleurs fort peuplée depuis dix ou quinze ans, je le reconnais ? Veut-on savoir à quel taux de sacrifice et de gloire se monte son offrande ? Qu'on médite ces chiffres : *cent quatre vingt-dix-huit morts* connus et vérifiés ; *dix-neuf* disparus, sûrement morts pour la plupart ; *cent quatre-vingt-seize blessés*, chiffre provisoire. Au total, plus de quatre cents *pertes*, sans parler des prisonniers, et de ceux dont on ignore le sort. »

« Voilà pour le deuil. Et voici pour la fierté : le bilan des distinctions de guerre. Trois croix d'officier de la Légion d'honneur, trente et une de chevalier, quatre médailles militaires, et *cent soixante-sept citations* à l'ordre du jour de l'armée, comportant chacune la collation de la croix de guerre. En résumé de quoi honorer tout un corps d'armée, alors que le Lycée en question est loin d'avoir fourni un corps d'armée : son contingent combattant doit s'élever au total d'un régiment tout au plus. Tant il est vrai que l'élite prime dans la guerre comme dans la paix, qu'elle est le ferment universel, meilleure encore dans l'action que dans le cabinet, car dans l'action elle est la pensée armée, vigoureuse parce que prévoyante, héroïque parce qu'intelligente et sage.

« Et sans doute c'est une pitié de voir massacrer une élite : mais l'élite d'une nation se remplace chaque jour, voilà ce qu'il ne faut pas oublier ; et l'élite sacrifiée se multiplie par son sacrifice même. De tels exemples ne sont point cités ici pour exciter une compassion dont les victimes et leurs familles ne voudraient pas ; ils ne sont allégués que comme spécimens des holocaustes magnifiques consentis par la France pour le maintien de son idéal et de son droit. C'est cette jeunesse des écoles qui a bondi au front et a brisé de son élan la masse ennemie à la Marne, sur l'Yser, aux Eparges. C'est d'elle qu'a jailli ce cri désormais historique, au fond d'une tranchée bouleversée : « Debout, les morts ! » A cette heure, les morts de France sont debout, — et tous les vivants à leur suite. »

(*Journal de Genève.*)

* * *

Questions scolaires au Grand Conseil vaudois. — Un débat intéressant a été soulevé au Grand Conseil à propos de la gestion de l'Instruction publique.

Une fois de plus, on a signalé le fossé qui existe entre l'école primaire et l'école secondaire ; les programmes ne concordent pas, et quand un « primaire » veut entrer au collège, s'il n'est pas un phénix, c'est toute une histoire ; il faut créer des classes spéciales de raccordement et, surtout, perdre du temps. Cela va sans trop de peine en certaines localités, mais c'est la mer à boire ailleurs, faute de concessions et d'entente. Il serait si simple d'adopter le système scolaire de certains autres cantons, surtout de la Suisse allemande, d'après lequel l'école secondaire n'est que le développement logique de l'école primaire ; il y a là union et non divorce, et l'on s'en trouve bien.

Mais on n'a pas voulu de ce système allemand, alors qu'on a trop servilement accueilli par ailleurs des méthodes pédagogiques d'outre-Rhin. Depuis quatre ou cinq lustres, on travaille... en allemand, si l'on peut dire, mais on ne s'est pas organisé à l'allemande.

C'est en somme ce qu'un député a dit en déplorant l'insuffisance de l'enseignement du français, parce qu'on a voulu apprendre à lire par la méthode phonétique et qu'on a laissé de côté la mémorisation du vocabulaire et des règles de la grammaire.

On est allé trop loin dans cette voie. M. Chuard, conseiller d'Etat, a reconnu qu'on a sauté de l'autre côté de la selle. Tâchons de retrouver le juste milieu. On nous annonce la publication d'une nouvelle grammaire ; espérons qu'elle sera meilleure que ce pauvre manuel de sciences naturelles, manuel officiel qui a fait l'objet d'une observation de la commission de gestion. C'était bientôt le moment ! Son style lourd et pédant, son abondance de termes techniques trop savants ont déjà fait voir des millions d'étoiles au corps enseignant et aux élèves.

On a promis de le simplifier : tant mieux ; mais n'eût-il pas mieux valu y songer avant de lancer la première édition ?

La commission a critiqué aussi le manuel de langue allemande, le livre de chant, l'insuffisance de l'enseignement de la gymnastique, l'absence, sauf dans deux villes, de classes pour les élèves retardés, le peu de soin qu'on a de l'hygiène dans les écoles et les bâtiments scolaires.

La perfection n'est pas de ce monde, et nos députés ont encore le loisir de le remarquer en ces temps de guerre. C'est là une heureuse diversion.

(*La Liberté* du 4 septembre.)

* * *

Les trois couplets de « la Marseillaise » qui ont été supprimés. — Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que l'hymne national français d'aujourd'hui est une œuvre écourtée. Le chant primitif de Rouget de l'Isle comptait trois couplets de plus. Le dernier, tout particulièrement, mérite d'être signalé :

Tremblez tyrans, et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis ;
Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix (*bis*).
Tout est soldat pour vous combattre,
S'ils tombent nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.

Aux armes, Citoyens.

Que l'amitié, que la patrie,
Fassent l'objet de tous nos vœux :
Ayons toujours l'âme nourrie
Des feux qu'ils inspirent tous deux (*bis*).
Soyons unis, tout est possible,
Nos vils ennemis tomberont ;
Alors les Français cesseront
De chanter ce refrain terrible.

Aux armes, Citoyens.

Dieu de clémence et de justice,
Vois nos tyrans, juge nos cœurs ;
Que ta bonté nous soit propice,
Defends-nous de ces oppresseurs (*bis*) :
Tu règnes au ciel et sur terre
Et devant toi tout doit fléchir,
De ton bras viens nous soutenir,
Toi, grand Dieu, maître du tonnerre.

Aux armes, Citoyens.



BIBLIOGRAPHIES

L'un des derniers numéros de la *Revue des Familles* est riche en actualités illustrées. On y trouvera les portraits de M. Burrus, député, de Boncourt ; de MM. Francey et Lugon, procureurs du Grand Saint-Bernard, ainsi que plusieurs clichés très intéressants relatifs à l'accident de chemin de fer de Dietikon, l'internement de Gilbert à Hôspenthal. A noter dans la partie rédactionnelle, un article fort bien documenté sur la question du trust, une magnifique nouvelle d'Isabelle Kaiser, ainsi que deux croquis littéraires très réussis : « Dans la nuit » et « L'Engadine » (illustré).

En vente dans tous les kiosques de gares et à l'Administration H. Butty et C^{ie}, à Estavayer-le-Lac (Suisse), au prix de 10 centimes (édition rose) et 15 centimes (édition bleue).